

RAVAGE

NUMÉRO 15



MAGAZINE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Ami lecteur,

Avant toute chose, merci à toi de la part de l'équipe du Ravage et de tous les auteurs et artistes qui ont contribué à ce numéro d'avoir pris le temps de t'intéresser à ce magazine. C'est après la publication de ce quinzième opus (et après déjà 6 ans et demi d'existence, à un rythme de publication de moins en moins aléatoire) que les derniers membres fondateurs du Ravage s'en iront vers d'autres horizons, en laissant la place à une relève motivée et passionnée !

L'occasion de se poser un peu pour mesurer le chemin parcouru ; si le public s'est élargi et que le projet s'est diversifié, l'intention de départ, elle, n'a pas changé : derrière ce magazine, il n'y a rien d'autre que de la passion pour la création, en particulier littéraire mais pas seulement, et l'envie de découvrir et de faire découvrir.

Le thème de ce numéro est « le passé décomposé », et le moins que l'on puisse dire c'est qu'il vous a inspirés ! Pêle-mêle, vous trouverez donc dans les pages qui vont suivre prose, vers et images liés ou non à cette proposition de sujet, ainsi que plusieurs œuvres nées durant nos ateliers d'écriture du mercredi soir (toutes les infos pratiques à ce sujet se trouvent sur notre site et notre page Facebook) qui attirent toujours plus de plumes.

Car certains d'entre vous le savent sans doute, le Ravage est un projet qui déborde de ces quelques pages avec une foule d'activités créatives et littéraires tout au long de l'année : au plaisir de vous y rencontrer !

Editeur Responsable : Tanguy Charlier.

Imprimeur : Diffusion Universitaire Ciaco

Comité de rédaction : Tanguy Charlier, Nicolas Laurant, Margaux Aigret, Sophie Jadin, Bénédicte Lagasse, Daria Alexander, Julien Bernard, Khalid Koumila, Hadrien Allemon

Nous tenons à préciser que les propos tenus par les personnages, ainsi que leurs comportements, ne reflètent pas la pensée du comité de rédaction.

Assis sur un banc, il regarde le froid
Qui est tombé sur son monde et le lac qu'il adore
Le ravissement des roses qui l'a emmenée là--bas
Tempère son sourire et tout seul il s'endort

Surprise par la glace l'eau est faite prisonnière
D'une attente qu'il subit tous les jours un peu plus
Comme le souvenir d'un automne qui allait de pair
Avec l'odeur des roses qui lui monte à la vue

La ville est à l'arrêt, les promeneurs tâtonnent
Mais lui reste assis, sur son banc déserté
Il regarde sa montre, geste devenu monotone
Même s'il sait déjà l'heure, les aiguilles sont figées

Mais le lac vit sa vie, il ne se laisse pas déperir
Lorsqu'un bruit le retient, discret mais bien là
L'eau coule comme les aiguilles qui se mettent à courir
Car l'hiver a une fin même s'il n'y croyait pas

Mais le printemps est bien là, le lac n'est plus gelé
L'eau coule à nouveau, l'aiguille file comme avant
les bourgeons des roses se préparent pour l'été
Lui à nouveau eux, de retour sur leur banc

Jim Caliban

Monter Descendre

Pour mieux remonter.

Mais combien de fois on l'a déjà entendu ?

« T'inquiète mon vieux : une de perdue, dix de retrouvées »

Et si y en a pas une seule qui me plait dans ces dix, qu'est-ce que je fais, je suis fichu ?

Puis j'en ai rien à foutre d'en retrouver dix. . .

Tout ce que je veux, c'est elle

C'était p'tet pas la plus belle femme du monde, mais à côté de moi. . . Qu'est-ce qu'elle était belle

« Était », le mot prend essence

Monter, Descendre

Mal aimé Décembre,

C'est sous sa bête neige qu'a pris racine ton absence

J'peux pas t'en vouloir : il est venu de nulle part, un peu fou, vagabond puis terriblement inspirant. . .

Moins d'un mois pour qu'il prenne entière possession de ta tête.

Au final, on se ressemble un peu lui et moi, même si y a que les mots qui peuvent rendre ça évident. . .

Et pourtant : donnez-moi un seul vœu et je l'éradique de cette planète.

En quelques jours t'as pris le large,

Je m'y attendais pas tu vois. . .

L'avenir, on l'avait écrit à deux, tout y brillait, même la m'arge

Maintenant, sans ce manteau réconfortant j'ai mal aux os, j'ai un peu froid. . .

Je viendrais bien me blottir contre toi

Mais tout ce qui me tient chaud pour le moment c'est ma tasse, et mes larmes qui coulent

Enroulant ton vase et la théière d'un brouillard étrangement familier. . .

Un soupir, t'inquiète, je vais mieux, tout va, tout roule

Une lumière blanche, je revois

Les néons de l'hôpital, calme silence

Monte l'amer

Le diagnostic tombe

Cancer.

Qui était prêt à l'entendre ?

Mon thé

Tes cendres

Dans une urne bien trop petite pour l'esprit qu'elle renferme

À mon tourment éternel.

Neo Darine

Je me promenais dans ma chambre à la recherche de quelqu'un que je n'avais pas vu depuis longtemps. J'aime bien désœuvrer de tout mon soûl, ça me prend parfois. Quand je me suis retourné, j'aurais parié tout le ciel du monde qu'il était assis sur une chaise. Le genre de chaises, quand tu t'assieds dessus, tu as mal au dos et tu arrives pas à te tenir droit.

Mais il était pas là – sinon je l'aurais vu. J'en suis sûr, il doit pas être bien loin. Étendu comme un mort sous le lit ? Il ronfle pas, si j'ai bon souvenir. De toute façon les morts ne ronflent pas. Le frigo... En groupe, même s'il aimait bien les gens, il cherchait toujours un moyen pour s'en éloigner. Dans les appartements, son attention se focalisait sur les radiateurs. Il ne faisait pas très froid mais il se sentait bien, à l'écart. Il était là du regard. On le sentait sur nous – mais j'ai mauvais souvenir. Le frigo. Il était pas assez souple pour se blottir dans un frigo, non pas qu'il ait déjà essayé. Je ne crois pas.

« Je m'appelle Hariwald »

J'ai fait volte-face. Un hippocampe poilu lévissait au-dessus de mon bureau. Son pelage, indigo et soyeux, ondulait sous l'effet des derniers rayons. Il avait l'air amical et aucun malaise ne fendillait la surface noire de ses pupilles. Est-ce qu'il ronfle, lui ? Les vivants ronflent. Mais les frigos ne sont pas confortables.

« On m'envoie être la trouvaille, ce sur quoi les gens tombent quand ils cherchent quelqu'un qui n'est plus là. Je suis en remplacement, si tu veux. Je repeuple les lieux désertés »

Sur le moment, j'ai cru que j'allais lui exploser à la gueule. Mais je me suis retenu. La rétention d'émotions est une habitude. De curieuses bêtes passent par la fenêtre quand on serre trop les mâchoires. J'ai inspiré profondément puis j'ai dit : « Bonsoir, Hariwald, je suis content que tu sois là. On pourra dormir dans l'évier, si tu souhaites »

Texte de Jeanne Miro

Oursin face à une scène de café

Je me demande comment ils peuvent évoluer dans un aquarium aussi vide. Quelle idée de ne pas avoir pourvu la pièce de baies vitrées tout du long ! Il faut de la lumière pour y voir clair, que diable. En l'état, ils s'entrevoient à peine. Comment ne dépérissent-ils pas dans cette noirceur ? Puis, le mélange des fluides n'opère bizarrement pas : j'aurais cru que les boissons de toutes espèces s'émancipent de leur contenant pour se mélanger à l'eau, même s'il n'y en a pas ! Pourquoi les bulles de café ne volent-elles pas ? Ils pourraient les gôber sans porter une tasse à leurs lèvres. Et pourtant, ils vivent à l'air libre. Moi, je suffoquerais à leur place. Peut-être ont-ils de l'eau qui coule dans leurs veines ? Et des branchies sur l'épiderme interne ? Ils se respirent eux-mêmes, sans doute, et doivent même se boire. J'espère pour eux qu'ils ont bon goût. Admettons. Ils ont la fièvre des espaces vides et désemplois. En fait non, je me trompe, le bistrot n'est pas rempli d'eau mais des marrées humaines s'y succèdent, échangeant quelques mots au passage. Je ne comprends quand même pas pourquoi la bière ne s'évapore pas. Moi, je suis attiré vers le haut, ou en tout cas je peux nager jusqu'à la surface, et pas eux. Nagent-ils ? Ils n'ont pas l'air de chasser. Quoi que... une amie a l'air de vouloir prendre le dessus sur sa voisine lors d'une conversation. Qu'attends-tu pour lui jeter ta tasse au visage ? Elle respirerait sans doute. Sérieusement, quel enfer que cette apnée sans fin. À leur place, je tenterais de gôber les pieds de chaises ou les bords de comptoir. Ils ne font qu'infiltrer du liquide sagement emballé dans des récipients de toutes tailles ! Vraiment, cela m'étonne. Contrairement à eux, mon étonnement ne peut pas se lire sur d'éventuels sourcils. Je me contente de barboter dans un de ces contenants remplis d'eau - ah bah, ils pourraient plonger leur muç dans mon réceptacle ! Je n'y avais jamais songé, tiens. Les concernant, des sortes de parois invisibles les empêchent de s'empoisonner la face, visiblement. En ça ils ne diffèrent pas de mes compères, avec leurs lèvres figées dans un faux rictus souriant. Moi, je n'aurais quand même pas hésité à darder mon poison, si on envahissait mon périmètre vital de cette façon - il faut les voir se pencher l'un vers l'autre avec leurs minois joufflus et affables.

Ils ne flottent pas ! Ils sont bien ancrés au sol. On n'a jamais vu une tripotée d'oursins rouler sur les bas-fonds des océans, à la queue leu leu. Comment font-ils pour être attirés vers le bas ainsi ? Ça n'est pas envisageable pour moi. Ils n'ont sans doute pas conscience des graines de nourriture qui parsèment la surface de leur plafond. Tiens, il est fermé, lui aussi, d'ailleurs. Ils ont l'air de bien supporter l'enfermement. Vraiment, je me demande comment ils respirent si tout est bouché comme ça. Ah, peut-être qu'ils inspirent leurs haleines respectives, ce qui expliquerait qu'ils tançent tous plus ou moins les uns vers les autres ?

La porte est fermée, de surcroît ! S'ils l'ouvraient, ils se déverseraient comme des poissons morts sur le paillason. Ils auraient bien piètre allure. On ne construit pas de murs dans l'océan, je ne

vois pas pourquoi ils se cloïtent comme ils le font. Ils se regardent et rient sympathiquement, ça aussi ça m'échappe. Non pas que je ne m'entende pas avec mes congénères - nous monologuons, voilà tout. Puis, ma rondeur est plus ronde que toutes leurs fuçaces bubulles. Je préfère voquer en solitaire, contrairement à ce ramassis d'humanotdes qui se respirent l'haleine. N'empêche, c'est chose curieuse que de les imaginer tous seuls en train de s'entrechoquer, vides d'émotions, un sourire gras figé sur la face, et sans plus d'attaches au sol sinon quelques ballotements dans leur aquarium.

Avec tout ça, moi, je tourne en rond.

Texte de Jeanne Miro



Passé Décomposé.

Passé compliqué, au fil des années, tu m'as décomposée,
tu m'as étouffée, tu m'as renfermée.

Avec le temps,
tu as pris le temps de t'installer, de t'incruster sans aucune pitié.
Sans l'avoir demandé tu m'as bousculée.
Vidée, abimée, torturée,
de la lumière à l'ombre je suis passée.

Grâce à ce jour,
après un sommeil programmé, je me suis réveillée.
Plus de moi,
sans moi, un autre moi a vu le jour.

Autour de moi du blanc,
encore du blanc, beaucoup de blanc pour s'occuper de moi,
rien que de moi.

Dans la douceur des soins,
de l'attention, de l'affection, de la tendresse, de l'écoute.
Eveillée, réveillée, étonnée,
un nouveau jour a vu le jour.

Pourquoi jusqu'ici je n'existais pas?
Pourquoi jusqu'ici profiter de moi?
Je suis quoi moi pour avoir supporté tout ça?
Avec aisance je prends conscience qu'être simplement quelqu'un ça fait du bien

C'est pourquoi j'ose te dire pénible passé,
si tu m'as rattrapée, je viens de te dépasser.
Tire toi de là, dégage de moi.
Tu vois je me reprends moi.
Non pas pour vivre sans toi car tu fais partie de moi
mais pour vivre avec toi cadenassé au plus profond de moi
sans peine, ni remords.

Fa.Bamovska.

Un bon « tiens » vaut mieux que deux « Tue-Laura. »

Il y a des expressions dont l'origine est plus sombre que d'autres, celle-ci en est un bon exemple.

Tout commence par une froide nuit d'hiver, dans un pays dont le nom s'est perdu et à une époque à propos de laquelle la seule certitude est que c'était il y a longtemps. La faim faisait rage. Tous les moyens étaient alors bons pour survivre, même les plus illégaux. Même le vol.

En cette sombre nuit donc, trois cambrioleurs étaient sur le point de passer à l'action. Il s'agissait, pour être précis, de deux cambrioleurs et une cambrioleuse. Ils répondaient respectivement aux noms d'Aldebert, Godefroy et Laura. Poussés par la faim et armés chacun de leur courage ainsi que d'une dague acérée (prévue en cas de mauvaise rencontre, cambrioleur est un métier qui comporte des risques), ils s'apprêtaient à pénétrer dans le château du seigneur afin de s'emparer des richesses qu'il recelait.

Ces trois cambrioleurs avaient beau être frères et sœur, ils avaient chacun un petit quelque chose qui les rendaient uniques. Aldebert était le plus courageux, Laura, la plus intelligente des trois. Et Godefroy et bien...disons qu'il était de bonne volonté. Quelque peu lent d'esprit peut-être. Si Aldebert et Laura avaient été totalement francs avec eux-mêmes, ils auraient dû avouer qu'ils l'avaient emmené avec eux pour lui faire plaisir. Godefroy en était en fait tellement heureux qu'il mettait du cœur à l'ouvrage : il escaladait les murailles, ouvrait les portes et assommait les gardes avec plus d'efficacité que son frère et sa sœur réunis. Ceux-ci commençaient même à se dire que ç'avait été une bonne idée de l'emmener, finalement.

Enfin, après avoir franchi les douves, gravi les murailles et envoyé quelques sentinelles faire une sieste impromptue, les trois compères parvinrent à la salle du trésor. Une large porte d'ébène massif en barrait l'entrée. Ayant à cœur d'impressionner son frère et sa sœur, Godefroy s'approcha et entreprit de forcer le passage. Il réalisa alors qu'Aldebert avait gardé le pied de biche sur lui. Il chuchota donc à l'adresse de l'intéressé : « Passe-moi le pied-de-biche, Al.

-Tu l'auras », répliqua son frère. Il avait cru entendre un bruit et parcourait les alentours d'un regard inquiet.

Interloqué par cette réponse, Godefroy resta silencieux quelques secondes, puis réitéra : « Passe-moi le pied-de-biche, Al !

-Tu l'auras », répliqua son frère. Il avait cru entendre un bruit et parcourait les alentours d'un regard inquiet.

Interloqué par cette réponse, Godefroy resta silencieux quelques secondes, puis réitéra : « Passe-moi le pied-de-biche, Al !

-Tu l'auras ! » s'agaça Al, trop occupé à scruter nerveusement les environs.

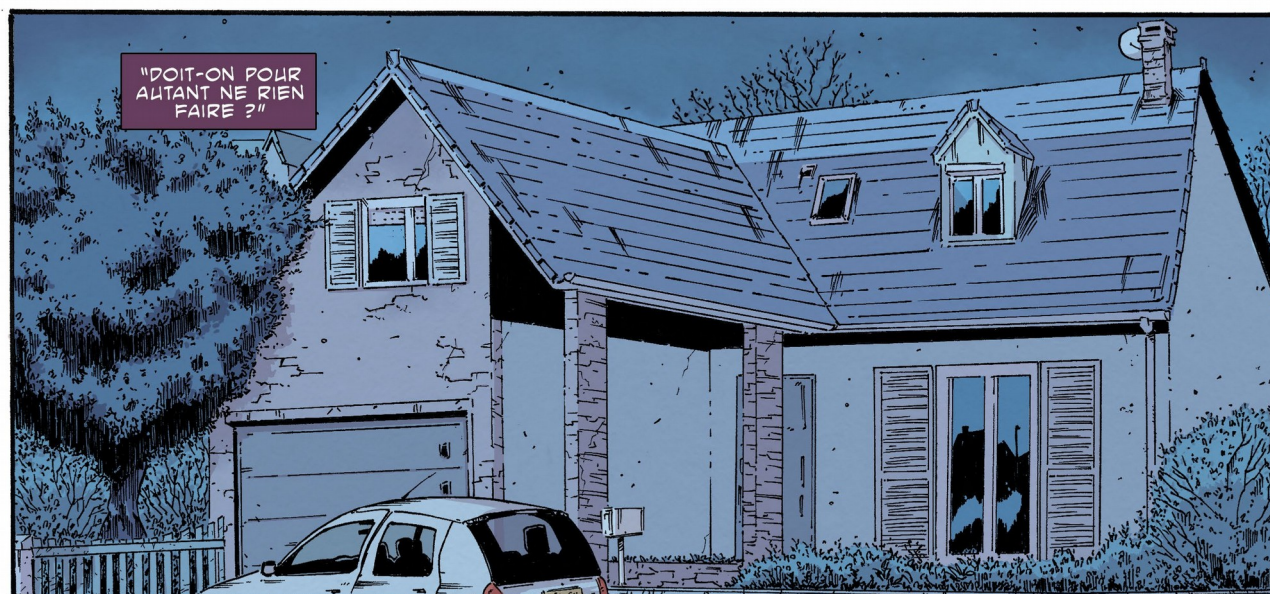
Alors, secoué mais voulant bien faire, Godefroy abandonna la porte, s'empara de sa dague et, s'approchant de Laura, mit à exécution l'ordre de son frère.

Cette histoire fit grand bruit à l'époque et c'est sa lamentable conclusion qui finit par donner naissance à l'expression : « Un bon « tiens » vaut mieux que deux « Tue-Laura. ». »

Depuis, le temps a fait son œuvre, l'histoire a été oubliée. L'orthographe originale s'est perdue pour devenir « Un bon tiens vaut mieux que deux « tu l'auras » » et, ce qui est encore plus regrettable, le sens original de l'expression est tombé aux oubliettes de l'Histoire, la nouvelle formule signifiant désormais « les actes valent mieux que les promesses ».

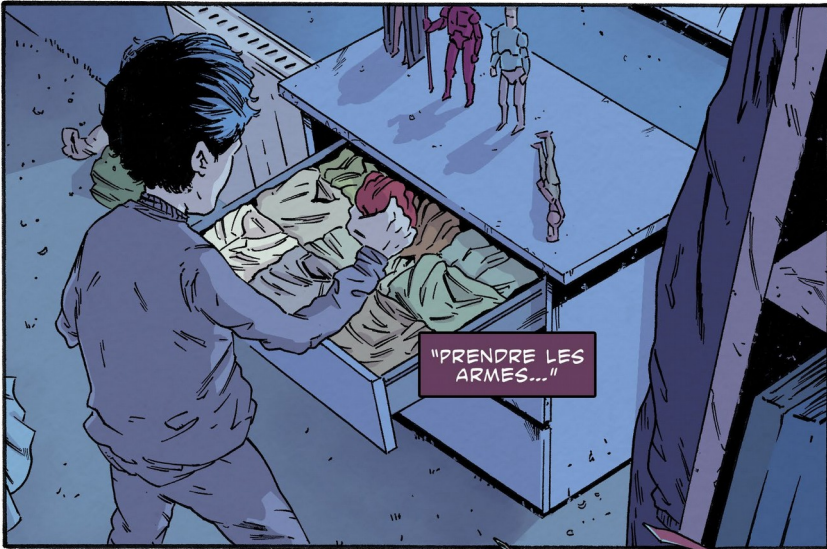
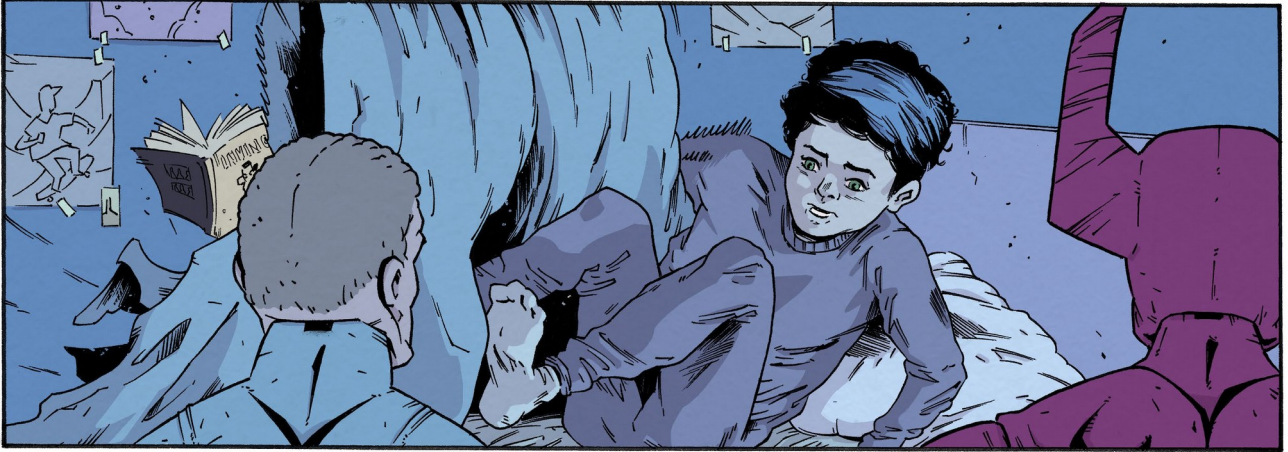
Une méprise d'autant plus dommageable que la véritable signification de l'expression était : « Mieux vaut faire attention aux mots que l'on emploie lorsque l'on s'adresse à quelqu'un, particulièrement lorsque ce quelqu'un est un petit peu con. »

Maintenant, vous savez

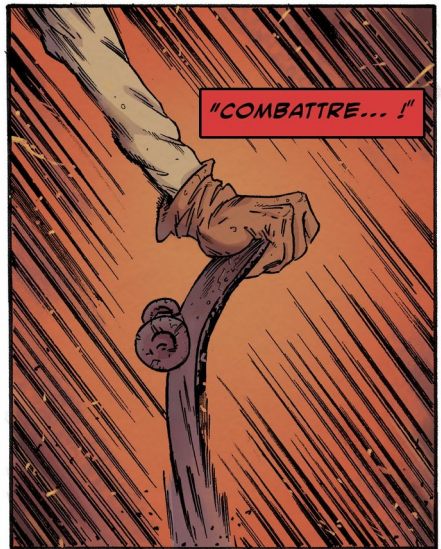




"NON ! NOUS
DEVONS NOUS
LEVER."



"PRENDRE LES
ARMES..."



"COMBATTRE... !"



"ET DEVENIR NOTRE
PROPRE SAUVEUR."

FIN

-Qu'est-ce qui se passe ensuite?

-On mange en famille, sur la jolie table en bois du jardin.

-Que mangez-vous?

-Du camembert grillé. Et mes parents boivent du vin rouge.

Je souris.

-Qu'est-ce qui vous amuse?

-J'imagine l'odeur du fromage, j'enfonce la cuillère dans la matière molle. Vous en pensez quoi? C'est une bonne idée?

-A vous de décider.

Je hoche la tête.

-D'accord on part là-dessus.

-Très bien, je l'enregistre. La femme manipule des points sur l'écran de la machine avec ses doigts. Elle parle en continuant de taper:

-Comme je vous l'ai déjà expliqué, la mémoire a besoin de temps afin d'intégrer parfaitement les nouveaux souvenirs. Elle reste fragilisée quelques jours alors surtout, n'essayez pas de vous remémorer ce que nous avons supprimé et ne vous attardez pas non plus sur les événements rajoutés, vous risqueriez à ce stade d'en trouver les failles et d'annuler tout le travail que nous venons d'effectuer ensemble.

-Les failles?

-Oui, nous avons fait en sorte que le souvenir incrusté soit le plus précis possible mais malheureusement il arrive, à titre exceptionnel, que le client oublie de créer des micro-détails dans le déroulé, une expression de visage, un ton dans la voix. Il est primordial que votre cerveau n'ait pas le temps de découvrir de quelconques faiblesses scénaristiques pour que le souvenir puisse se raccrocher aux autres de la manière la plus naturelle possible. Une fois que cela sera fait, il n'y aura plus de problème.

-Et s'il y en a un?

-Écoutez, encore une fois, c'est exceptionnel. Tout s'est très bien passé jusqu'à présent.

-Qu'est-ce que vous ferez ?

La femme me regarde un instant sans répondre.

-Ces informations, vous les connaissez déjà, par le contrat. En cas de rejet, nous devons enlever les souvenirs créés de toutes pièces, et comme nous ne pouvons pas rétablir les vrais événements de votre passé, vous vous retrouveriez avec certains vides conséquents dans la mémoire. Face à mon silence, elle demande si la situation est claire. J'acquiesce et elle retire l'aiguille reliant ma moelle épinière à la machine. La procédure médicale permettant d'implanter des souvenirs s'était grandement simplifiée ces dernières années. Plus d'anesthésie générale. En deux heures nous pouvions effacer chaque moment de vie désagréable et en implanter d'autres, plus heureux. C'était ma dernière séance.

J'avais retiré le plus gros, les moments de mon passé les plus douloureux, une histoire d'amour gâchée, une bagarre avec le frère, une journée d'anniversaire terminée en règlement de compte, une humiliation professionnelle et quelques autres. Je rentre chez moi en souriant, allégé, et sitôt la porte franchie, je me sers un verre de vin. Je revois la bouteille sur la table du jardin que j'ai agencée à l'intérieur du nouveau souvenir. Je l'effleure à peine comme me l'a conseillé la femme et décide de cuisiner, mettre le riz à bouillir, râper des légumes, gestes répétitifs idéaux pour penser à autre chose. L'évier se retrouve vite enseveli sous les casseroles et ustensiles. Je mange lentement devant une émission de télé-réalité et ressens les effets secondaires, toujours les mêmes, de l'opération, le corps qui se réchauffe et une grande fatigue. Je m'assoupis à moitié, bercé par les voix du poste et par les voitures de la rue. Un klaxon prolongé me sort de la somnolence et j'assemble mes couverts pour les ramener à la cuisine en traînant des pieds. La vue de l'évier rempli me décourage et je décide de reporter la vaisselle au lendemain, pose rapidement mon assiette en équilibre sur la pile en me retournant déjà. Un fracas me fait sursauter. L'assiette vient de s'éclater au sol, éparpillant des traînées brillantes de sauce. J'appuie la main sur mon cœur en soufflant un grand coup avant de chercher le balai du regard. Et alors dans ma tête se forme un sentiment familier, et cela ressemble à une éponge enfoncée dans l'eau, qui en se gonflant remonte à l'air libre. On joue au foot avec mon frère dans la cour.

Je fronce les sourcils. Cela ressemble à une réminiscence désagréable. Je comprends que je dois vite détourner mon attention de ce qui se vient de se produire. Maman a dit qu'on irait au restaurant ce soir-là. Je chantonne un morceau de musique nerveusement en faisant glisser les éclats en céramique de la pelle à la poubelle et rejoins le salon pour reprendre l'émission de télé-réalité où je l'ai laissée, le meilleur moyen de ne penser à rien. Mon frère est brutal. Il donne un gros coup de pied dans le ballon. La pensée ne me lâche pas. Je sais de quel épisode de mon enfance il s'agit. Pourtant je l'ai effacé. Est-ce que je l'ai vraiment effacé? Je ne peux pas le vérifier, il n'y a que la femme à savoir ce que j'ai retiré de ma vie passée, c'est elle qui en possède la liste. Si je ne l'ai pas détruit, pas la peine de stresser autant. Je n'aurai qu'à reprendre rendez-vous et le supprimer à son tour. Le ballon va droit dans la vitre, celle de ma chambre, qui se brise en mille morceaux. Je l'ai mis sur la liste, j'en suis certain, je sens la douleur qu'il me procure. Respire, respire! Je ferme les yeux, j'ai l'impression que je vais tomber. Je pense au souvenir créé aujourd'hui: le camembert grillé se trouve au centre de la table. Mon père tient la main de ma mère, on rigole, on se moque gentiment. Oh les amoureux. Ma mère rejoint la maison. Notre mère arrive en courant, découvre la vitre, nous hurle dessus, le visage rouge, y a plus de restaurant qui tienne, elle dit, dégagez dans vos chambres! J'enfonce la cuillère dans le camembert. Il n'est pas assez fondu. Faut le laisser plus longtemps sur la grille, sinon ça fera rien! Grince mon père. Mon frère hausse les sourcils. Ma mère revient tenant la bouteille. Il a tout gâché. Je déteste mon frère, tout est de sa faute. Un sentiment de haine me serre la gorge. Non, ce n'est pas ce que j'ai imaginé. Mon père s'en amuse du fromage pas encore grillé, et nous aussi. C'est un moment chaleureux, convivial. On a mangé en famille, on a mangé en famille, je me répète. Je pleure devant l'émission

Autant en emporte le vent nouveau.
Il balaye ma vallée de son souffle inconnu
Emportant les feuilles mortes pendant encore
Aux arbres - la neige fond car elle a trop chaud
La bruine, fine et triste pluie, tombe au dehors.
Un double vitrage m'isole de ce temps
Incertain. Les passants, au pied de mon appart'
Vont et viennent bon train, défilant dans leur ville,
Masse grouillante et indistincte de parapluies.
Mais de là-bas, du bout de la rue, entre deux façades

Je sens l'espoir et l'aventure m'appeler :

Une fragrance de sève brute,

Une odeur de terre mouillée,

J'enfile vite ma parka avant

Que cet instant n'appartienne au passé.

Les heures se traînent lentement sur les visages éreintés et absents.
Je croise un groupe plutôt animé d'enfants, leur énergie soudaine m'arrête un moment.
L'univers lumineux et coloré m'entourant se fige, mon pied se pose sur le pavé nébuleux de
mon passé, je perds mon équilibre et manque de tomber tandis que d'anciennes pensées et des
souvenirs troubles émergent ! ... Mon pas se raffermir et ma quête reprend.

Le vent souffle dans les branches

J'ai atteint l'orée du bois

Mon écharpe vole doucement

Au gré des brides de crépuscule

Mon avenir est devant moi, ma vie

Elle, entre les arbres, est occupée à chuchoter.

-Un fin filet coule le long des troncs

Et mon talon mouille dans une mare -

J'arrive près du tapis pourpre du grand hêtre

La Lune millénaire m'éclaire pleinement

Me faisant oublier les fades lueurs de la ville

Sur le banc, un carnet, parlant de temps meilleurs

J'en lis quelques extraits et j'en reste rêveur



Genèse 1.0.

Il observait sa Création. Son Œil, critique, scrutait chaque recoin, chaque aspérité, illuminant de Sa Lumière chaque ombre à la recherche de la moindre imperfection. Puis, il soupira, et Son Souffle balaya le Monde avec la force et la fureur d'un millier d'ouragans.

« Non, décidemment ça ne va pas, dit Dieu.

-Si vous me permettez, Maître, j'exprime mon incompréhension, intervint l'Ordinateur, sur un ton empli de déférence.

-Je m'en doute. Tu es une machine, rétorqua Dieu, une trace de mauvaise humeur dans Sa voix.

-Je réitère mon incompréhension, Maître.

-Et bien, on n'attend pas du pinceau du peintre qu'il comprenne le génie de l'artiste qui le manipule. Le pinceau peint, un point c'est tout.

-Si je puis à nouveau me permettre, Maître, reprit l'Ordinateur d'une voix douce, j'ai pourtant été créé par Vous, un être parfait. Je suis donc un outil parfait. En tant qu'outil parfait, je ne puis qu'engendrer la perfection. Vous avez entré de Parfaits Paramètres dans mon Programme. La Simulation en résultant ne saurait être autre chose que Pure Perfection.

-Et tu crois que je ne le sais pas ? gronda la divinité, sa voix tonnant comme l'orage, tout est parfait. Ça ne va pas. C'est hautement décevant. »

La Machine resta silencieuse, ses circuits ayant calculé qu'exprimer son incompréhension une nouvelle fois ne ferait qu'attiser la colère de son divin Créateur. Il n'était après tout en effet qu'un outil, entre les mains d'un être parfait. Il ne pouvait que calculer avec les données qu'il avait à sa disposition. Lesquelles donnaient actuellement un résultat hautement illogique. Son Maître soupira une nouvelle fois, les yeux perdus dans le vague, fixant

le moniteur de l'appareil sans le voir. « Il manque quelque chose...une part...d'arbitraire, d'aléatoire. Une part d'imperfection. Voilà qui donnerait à ce Monde ce qui lui manque.

-Mais, mon Maître, intervint doctement l'intelligence artificielle, de la perfection ne saurait résulter l'imperfection. Or vous êtes parfait.

-Je le sais bien ! tonna Dieu, tu insistes tellement sur ma perfection et tu sembles oublier que je suis également omniscient. Omniscient et pourtant quelque chose m'échappe... » Son discours se transforma en murmure alors qu'Il se levait de Sa Chaise, Sa main parcourant pensivement Sa Barbe alors qu'il sortait de cet Univers pour une promenade qu'il espérait source d'inspiration.

L'Ordinateur resta seul dans l'obscurité, des éons s'écoulant en une éternité et un battement de cils à la fois (après tout, comment mesurer le temps dans le Néant ?). Il passa en mode veille. C'est alors que Son Chat entra dans l'Univers où se trouvait la divine Machine. D'une démarche indolente, il se dirigea vers cette source de chaleur, promesse d'une sieste réussie. Sans qu'il ne s'en rende compte ou ne s'en soucie, ses coussinets écrasèrent une série de touches sur le Divin Clavier. Il se pelotonna sur ce si confortable coussin électronique, sans prêter attention au murmure provenant de la Machine, sortie de sa veille :

« Simulation lancée. Variable « Humain » entrée. Que la Lumière soit... », énonça-t-elle de sa voix douce.

Et la Lumière fut.

texte de Grégoire Dupuis

Il y a longtemps, je rêvais. Au cœur d'un pays inconnu, tout se déroulait devant mes yeux comme un tapis fait de merveilles. Les rubans qui le composaient formaient les routes marchandes d'une cité d'or située sur une butte de fibre. Elle s'appelait Quetuan et commerçait avec tous les acariens des alentours. Centre du pays, là-bas se côtoyaient paysans et gros bourgeois échangeant marchandises et services. Avec mon œil arc-en-ciel, j'observais ce petit monde converger en traversant les grandes plaines roses et douces. Ma curiosité s'effondrait lorsque d'un pied raqueur, j'exerçais une punition divine sur cette cité. Pas de crime en particulier mais juste une furieuse envie d'exercer les pouvoirs du fétichisme. Quetuan était donc réduite à néant, tas de ruines fumantes et les quelques acariens survivant savaient maintenant à qui ils avaient affaire. Mon emprise sur le tapis était totale, au point que j'imaginai en être le dieu. Dieu du tapis à huit ans, c'était déjà pas mal.

La bergère rit dans la prairie ; son corsage rebondit à chaque bouffée. C'est un rire franc dont la source m'échappe. Son rire passé, elle scrute l'horizon sans doute à la recherche d'une éventuelle brebis égarée. On croit voir dans ce regard une nostalgie secrète, propre à ceux qui se déplacent

constamment. Celle de la maison toujours souhaitée mais à jamais perdue dans la marche de la montagne. On suit le cycle du village tandis qu'elle sent celui d'un ordre plus grand. Au loin, elle m'apparaît belle et je voudrais pouvoir la retenir. Que pourrais-je lui offrir pour la garder captive ? Je serais alors son berger et elle ma brebis que je guiderais et protégerais. Le réel s'empare de nouveau de moi quand dans une foulée, elle menace de disparaître de mon champ de vision. Je pousse mon visage paniqué contre la vitre. C'est la limite, encore un peu et je la perdrai sans doute pour toujours. Je supplie qu'elle s'arrête ou qu'elle me voie, qu'elle comprenne. Mais non, elle est partie au loin et moi je suis resté

Astrons-nous de la gravité terrestre pour nous projeter au sein des fleurs galactiques. De nouveau en périple au bout du néant, abstrait de frontière et commissures au bord des lèvres à cause du froid. Rien que du vide, qui existe et qui existera toujours. Remplissons-le chers amis ! Mettons-y nos rêves et notre plume à l'encre blanche pour peindre la nuit noire. Miches de pain au rebord doré et thé chaud, nous sommes confortablement installés à bord de notre espaciocaphe. C'est un vaisseau tout-terrain alimenté par sa propre apparence d'oiseau de rêve, notre vaisseau.



Photo de Solny Dottir

Envoie-nous tes textes!

Chaque quadrimestre, le Ravage publie un magazine rassemblant une série d'oeuvres d'artistes enthousiastes. Si tu souhaites faire partie du suivant,

n'hésite pas à nous contacter à

ravage.magazine@gmail.com

Le prochain thème est "Innocence"

Hâte d'entendre parler de toi !

